

L'IDENTITE FEMININE DANS L'ENFANT DE SABLE ET LA NUIT SACREE

by

BASIMA QADEESH

(Under the Direction of Nina Hellerstein)

ABSTRACT

In this work, I intend to examine the feminine identity in two novels of Tahar Ben Jelloun: *L'Enfant de sable* and *La Nuit sacrée*. I propose that this identity appears to be complicated, contradictory, evocative and revelator of the social problems. I show how the feminine personalities are illusionary and burdened by their heavy charges. I suggest that Ahmed-Zahra undergoes a process of transformation that I call a quest of self-finding generated by her sense of culpability as well as of her feminine desire. I propose that the history of Zahra is the history of the woman in general not only in the Maghreb but also in the entire region, and that the woman melts in the society and appears as its representative and its reflection. I conclude that the liberation of woman is part of the society's liberation and that we cannot consider one without the other.

INDEX WORDS: L'identité féminine, *L'Enfant de sable*, *La Nuit sacrée*, Tahar Ben Jelloun

L'IDENTITE FEMININE DANS L'ENFANT DE SABLE ET LA NUIT SACREE

by

BASIMA QADEESH

B.A., Damascus University, Syria, 1997

A Thesis Submitted to the Graduate Faculty of The University of Georgia in Partial Fulfillment
of the Requirements for the Degree

MASTER OF ARTS

ATHENS, GEORGIA

2006

© 2006

Basima Qadeesh

All Rights Reserved

L'IDENTITE FEMININE DANS L'ENFANT DE SABLE ET LA NUIT SACREE

by

BASIMA QADEESH

Major Professor: Nina Hellerstein

Committee: Doris Kadish
Timothy Raser

Electronic Version Approved:

Maureen Grasso
Dean of the Graduate School
The University of Georgia
December 2006

DEDICATION

For my husband Muneer Al-Hakim with all love.

ACKNOWLEDGEMENTS

I wish to thank Dr. Nina Hellerstein for supervising this work.

TABLE OF CONTENTS

	Page
ACKNOWLEDGEMENTS	v
CHAPTER	
1 Introduction.....	1
2 La mère, les sœurs et l'Assise.....	3
3 Ahmed-Zahra	11
4 La femme et la société	21
5 Conclusion	30
BIBLIOGRAPHY	32

CHAPITRE I

INTRODUCTION

On vise dans ce travail à examiner l'identité féminine dans les deux ouvrages de Tahar Ben Jelloun: L'Enfant de sable et La Nuit sacrée. Cette identité paraît dense, compliquée, contradictoire aussi bien qu'évocatrice d'une quête à suivre et révélatrice des problèmes de la société. Dense, parce que ces deux œuvres présentent un portrait féminin global examinant les différents types de personnages féminins. Compliquée, parce que l'on se trouve devant un groupe de personnalités où chacune parle, examine et critique l'autre. On se trouve devant un système critique où chacun à son tour apparaît sur le théâtre, sous la lumière pour être examiné par les autres. L'identité féminine semble même plus compliquée avec cette superposition des voix masculines et féminines qui participent à la formuler: l'auteur, présence masculine implicite, présente la condition personnelle et sociale de la femme; narrateurs et narratrices, voix masculines et féminines, racontent l'histoire d'une femme qui a grandi comme homme et qui s'efforce de retrouver sa féminité. Contradictoire, car il est difficile de discerner la trajectoire de ce portrait comme si les personnages féminins cherchent à échapper au stéréotype. L'identité féminine est même multiple et illusoire dans le sens que les actions des personnages féminins ne vont pas dans une direction définie, plutôt, elles apparaissent chaotiques. Évocatrice, parce que le personnage d'Ahmed-Zahra se manifeste comme un guide qui montre aux autres la voie de la libération. Finalement, en examinant les conditions sociales qui entourent cette identité aussi bien que les relations réciproques

entretenues entre elle et son environnement, l'on parvient à définir le rôle complexe joué par les personnages féminins comme reflets des problèmes sociaux, et à conclure que la condition de la Femme est, en réalité, inséparable de celle de la société.

CHAPITRE II

LA MERE, LES SŒURS ET L'ASSISE

Le personnage de la mère incarne par excellence le rôle de la femme dans la société dite patriarcale. Elle est présentée par le père comme fidèle, soumise, et toujours au service du mari. Cependant, cette image ne reflète que l'apparence: le père n'est pas totalement content. D'un côté, il voit cette femme comme infirme physiquement, car elle n'est pas capable de donner un fils à son mari qui portera son nom et héritera sa fortune. En fait, son excès d'obéissance va contre ses propres intérêts: le fait d'obéir constamment et de concevoir répétitivement dans l'espoir de réaliser le souhait du mari rend sa condition pire et renforce son infirmité. Il lui dit:

Tu es une femme de bien, épouse soumise, obéissante, mais au bout de ta septième fille, j'ai compris que tu portes en toi une infirmité: ton ventre ne peut concevoir d'enfant mâle; il est fait de telle sorte qu'il ne donnera-à perpétuité- que des femelles. (L'Enfant 21-22)

Elle est aussi infirme émotionnellement car elle lui apparaît triste, ennuyeuse et résignée. Enfin, il la veut obéissante et révoltée à la fois, paradoxalement. En effet, c'est l'homme, lui même, qui crée ce paradoxe, car il ne respecte que la femme indépendante, qui a du « caractère » et avec qui il peut entreprendre une discussion intelligente, mais il ne lui donne que le rôle de la soumise. Dans la citation suivante, il ne reconnaît pas sa femme ni comme interlocutrice valable, ni comme confidente:

Excuse-moi, mais je voudrais te dire ce que je n'ai jamais osé avouer à personne, pas même à ta mère, oh ! surtout pas ta mère, une femme sans caractère, sans joie, mais tellement obéissante, quel ennui ! Etre toujours prête à exécuter les ordres, jamais de révolte, ou peut-être se rebellait-elle dans la solitude et en silence. Elle avait été éduquée dans la pure tradition de l'épouse au service de son homme. (Nuit 230-231)

De l'autre côté, la manière dont la mère se conduit n'est pas exempte de contradictions. Elle n'est pas d'accord avec son homme, elle n'approuve pas sa folie, elle se révolte mais en silence. Elle n'est pas totalement passive, mais elle se révolte passivement. Son silence n'est pas ici un signe d'obéissance, mais un choix. Dans ce processus de rébellion clandestine, la mère se vide de son essence. Elle se dépouille premièrement comme un être humain car elle mène une vie sinistre, humiliée; et secondement comme femme et mère car en choisissant le silence, elle étouffe les instincts maternels à l'égard de ses filles, les instincts qui incitent normalement la mère à protéger ses enfants et défendre leurs intérêts. Enfin, elle manque au rôle maternel et elle ajoute un autre aspect à son infirmité. Elle participe à sa propre négation et finit par se sentir infirme dans son essence même:

Ma mère, femme qui avait choisi le silence et la résignation, plus par calcul que par fatalisme, me dit un jour où des mots très durs de mon père la blessèrent profondément: « Ma fille ! Prie avec moi pour que Dieu ou le destin fasse que je meure en ta vie et qu'il m'accorde un mois ou deux de vie après la mort de ton père! Je voudrais pouvoir respirer quelques jours, quelques semaines en son absence, une absence absolue. C'est mon seul

désir, mon unique souhait. Je ne voudrais pas partir en sa vie, car je partirais doublement meurtrie, horriblement saccagée, humiliée. J'ai décidé de vivre dans le silence de la voix étouffée par mes propres mains. Mais qu'il me soit donné un temps, même court pour crier une fois pour toutes, pousser un cri, un seul, un cri qui viendrait du tréfonds de l'âme, de très loin, de plus loin que ta naissance, un cri qui est là, tapi dans ma poitrine. Il attend, et je vivrai pour ne pas mourir avec un cri qui me mine et me ravage. Prie pour moi, toi ma fille, qui sais la vie des deux faces, qui sait lire dans les livres et dans la poitrine des saints... » (Nuit 261-262)

L'on notera ici qu'il y a une certaine coexistence paradoxale entre l'acceptation et la révolte chez la mère. Elle se montre tellement souffrante et faible qu'elle ne peut pas échapper à la domination tyrannique du mari et elle décide de se soumettre. Sa révolte est tellement stérile qu'elle ne produit pas d'actions, plutôt du silence. Donc, elle remet son affirmation d'elle-même jusqu'à la mort de son mari, une affirmation modeste qui se fera justement par le fait de respirer et crier. En s'adressant à Ahmed et en se lamentant à lui, elle le prend en tant que fille, elle réaffirme son identité féminine qui sent sa douleur et partage son existence misérable.

Les filles ne sont pas aussi privilégiées que les fils, car elles ne peuvent ni succéder au père, ni s'approprier la fortune, donc elles n'ont pas été dignes de l'attention du père, plutôt de son « indifférence ». Il dit à leur mère:

Bien sûr tu peux me reprocher de ne pas être tendre avec tes filles. Elles sont à toi. Je leur ai donné mon nom. Je ne peux pas leur donner mon affection parce que je ne les ai jamais désirées. (L'Enfant 22)

A l'égard de ta mère et de ses filles, j'étais toujours le même. Indifférent et sans grande indulgence. (Nuit 233)

L'on notera ici l'utilisation des adjectifs possessifs dans « tes filles » et « ses filles » qui marquent le refus du père d'avoir aucune relation avec celles-ci. En leur donnant un « nom », le père veut dire qu'il les reconnaît comme ses filles. Cependant, les filles n'ont pas de prénoms dans les deux romans, ce qui suggère qu'elles n'ont pas d'identité, elles n'ont pas d'existence pour le père. Quand même, elles ont un rôle à elles, un rôle important à remplir, celui d'obéir au père et de le servir:

De la fenêtre de ma chambre, j'assistais parfois à des scènes de dispute entre lui et la troupe féminine de la maison. Il était le seul à hurler, à menacer et à rire de sa propre suprématie. Devenu maniaque, il ne supportait pas le moindre manquement au service de son rituel. Chacune de ses filles devait remplir un rôle: l'une enlevait sa djellaba, l'autre lui lavait les pieds, une autre les essuyait pendant que deux autres préparaient le thé. (Nuit 260)

La conduite d'Ahmed n'est pas très différente de celle de son père. Il n'approuve pas le comportement du père à l'égard de ses sœurs, mais il l'excuse car il est acceptable selon les mœurs et les habitudes de la société qui renforcent la supériorité des hommes.

Son comportement me faisait mal. Je le comprenais mais je ne pouvais pas l'approuver ni discuter avec lui. (Nuit 261)

Lui aussi, il leur reste indifférent, mais avec un sens de compassion. Il s'éloigne d'elles car il se considère supérieur à elles, mais il éprouve une certaine sympathie car en se comparant avec elles, il apprécie la vie différente qui lui a été conférée, même par le mensonge.

Il avait décidé que son univers était à lui et qu'il était bien supérieur à celui de sa mère et de ses sœurs -en tout cas très différent. Il pensait même qu'elles n'avaient pas d'univers. Elles se contentaient de vivre à la surface des choses, sans grande exigence, suivant son autorité, ses lois et ses volontés. (L'Enfant 9-10)

Il m'arrive encore d'imaginer quelle vie j'aurais eue si je n'avais été qu'une fille parmi les autres, une fille de plus, la huitième, une autre source d'angoisse et de malheur. Je crois que je n'aurais pas pu vivre et accepter ce que mes sœurs comme les autres filles dans ce pays subissent. Je ne crois pas que je suis meilleure, mais je sens en moi une telle volonté, une telle force rebelle, que j'aurais probablement tout chamboulé. (L'Enfant 153)

La réaction des filles est aussi passive que la conduite de la mère. Elles acceptent leur sort durant la présence de la domination paternelle, mais elles perdent l'héritage après la mort du père au lieu d'en profiter, un signe de refus de cette fortune qui a entraîné l'envie et la jalousie des oncles, la tromperie du père et le malheur à la maison.

...les filles restées à la maison dilapidèrent l'argent de l'héritage et cherchaient à nuire d'une façon ou d'une autre à leur frère caché, mais ce

frère était hors d'atteinte; invisible, il continuait malgré tout de régner.

(L'Enfant 93)

Elles se vengent de leur frère en refusant sa protection mensongère et sa domination tyrannique, comme elles refusent aussi de reconnaître son sexe féminin et de le reprendre en tant que sœur. Elles vont plus loin encore en la rejetant comme femme lorsqu'elles la font subir plus tard l'opération de l'excision féminine, car elle a trahi cette identité féminine qu'elle partage avec sa mère et ses sœurs en les trompant et en les méprisant, au lieu de s'approcher d'elles et les aider.

Nous sommes venues, cinq doigts d'une main, mettre fin à une situation d'usurpation et de vol. Tu n'as jamais été notre frère et tu ne seras jamais notre sœur...A présent, écoute-moi. Tu nous as fait croire que tu étais une statue, un monument donnant la lumière, ramenant l'honneur et la fierté dans la maison, alors que tu n'étais qu'un trou enveloppé d'un corps maigrichon, un trou identique au mien et à celui de tes six autres ex-sœurs. Mais ton trou, tu l'avais bouché avec de la cire et tu nous as trompées, humiliées; comme le père tu ne te gêrais pas pour nous mépriser; tu passais, hautaine et arrogante. (Nuit 372)

L'expression « tu l'avais bouché avec de la cire » suggère un certain renoncement de la part de Zahra à cette identité féminine et un reproche vif, ou plutôt une condamnation de Zahra de la part des sœurs pour leur avoir tourné le dos.

Quant à la situation de l'Assise, elle ne souffre ni de la domination du père, ni de celle du mari, mais elle ne se trouve pas dans une condition meilleure que celle de la mère et des sœurs d'Ahmed. En effet, elle n'est ni mère, ni épouse, ni fille à marier.

Simplement elle n'a pas de rôle, elle fait partie de ce groupe social marginal des femmes que Ahmed-Zahra décrit:

Je sais, dans ce pays, une femme seule, est destinée à tous les refus. Dans une société morale, bien structurée, non seulement chacun est à sa place, mais il n'y a absolument pas de place pour celui ou celle, surtout celle qui, par volonté ou par erreur, par esprit rebelle, ou par inconscience, trahit l'ordre. Une femme seule, célibataire ou divorcée, une fille-mère, est un être exposé à tous les rejets. (L'Enfant 154)

L'Assise s'approprie un rôle. Elle construit sa vie autour de celle de son frère aveugle. Elle joue le rôle de la mère et de la femme à la fois: elle le lave, l'habille, lui fait la cuisine, elle l'accompagne chez les prostituées, et faute de savoir lire, elle lui raconte des histoires avant de dormir. En effet, l'Assise a autant besoin de lui qu'il a besoin d'elle. Il représente une nécessité sociale pour elle. Son existence lui permet de remplir un rôle et de cacher son infirmité sociale. Une fois que Zahra est à la maison, proche du Consul, l'Assise semble jalouse car elle ne pourra jamais avoir le rôle de la femme auprès de son frère. Elle se sent menacée par sa visiteuse et s'en débarrasse malgré l'objection du Consul et au prix de ses intérêts. L'Assise est aussi passive que la mère et les sœurs car en se débarrassant de Zahra, elle manque au rôle qu'elle prétend remplir vis-à-vis de son frère. Ici, il est intéressant de noter la connotation du nom d'Assise qui vient, selon le narrateur, de son « fessier impressionnant » (Nuit 278): le rapport entre ce nom et le verbe « s'asseoir » suggère un sens d'acceptation, de soumission à la loi sociale.

En somme, l'on trouve que les personnages féminins dans les deux romans ont deux faces: d'abord celle de l'apparence passive, où elles se laissent dominer et aller avec

le courant. Les mots « se révolter », « protester », « s'opposer » n'existent pas pour elles. La deuxième face est même plus négative et plus grave, car elle suggère une action, non pas pour améliorer sa situation mais pour la rendre pire, puisque les femmes agissent contre leurs propres intérêts et de ceux des autres qu'elles prétendent protéger. Elles n'ont pas d'actions, mais plutôt des réactions. Pour être libérées, elles doivent prendre la responsabilité d'améliorer leur condition. Ahmed résume cette situation des femmes dans sa famille ainsi:

Enfin, inutile de vous rappeler que je suis un homme d'ordre et que, si la femme chez nous est inférieure à l'homme, ce n'est pas parce que Dieu l'a voulu ou que le Prophète l'a décidé, mais parce qu'elle accepte ce sort. Alors subissez et vivez dans le silence ! (L'Enfant 65-66)

CHAPITRE III

AHMED-ZAHRA

Ahmed représente la joie et l'honneur que le père a impatiemment attendus. Son père, malheureux par la volonté de Dieu, a décidé de les acquérir par le mensonge.

Ahmed est une tromperie prévue par le père à l'aide de sa femme et la sage-femme pour se venger de l'injustice sociale et de l'avarice de ses frères, et pour protéger son honneur et sa fortune:

Et toi, tu grandissais dans ton habit de lumière, un petit prince, un enfant sans cette enfance misérable. Il n'était pas question de revenir en arrière et de tout dévoiler. Impossible de donner son dû à la vérité. La vérité, mon fils, ma fille, personne ne la connaîtra. (Nuit 234)

En contraste avec la situation des sœurs, Ahmed s'est réjoui de l'attention de son père puisqu'il le remplacera à la maison, au magasin et dans la société. Il est son héritier et son représentant. Sa naissance, son enfance, son éducation et tout autre chose qui le concerne, ont été des fêtes pour la famille:

Quelle joie, quel bonheur. Quand la sage-femme m'appela pour constater que la tradition avait été bien respectée, j'ai vu, je n'ai pas imaginé ou pensé, mais j'ai vu entre ses bras un garçon et pas une fille. J'étais déjà possédé par la folie. Jamais je n'ai vu en toi, sur ton corps, les attributs féminins. L'aveuglement devait être total. Qu'importe à présent. Je

garde en moi, pour l'éternité, le souvenir merveilleux de ta naissance.

(Nuit 233)

La répétition du verbe « voir » met le vocable en relief et crée un contraste avec les verbes « imaginer », « penser » et « posséder » par le sens de certitude qu'il suggère: cette opposition marque l'embarquement du père dans ce jeu au point de l'aveuglement et même de la folie.

A son tour, Ahmed réalise, analyse et comprend la logique de l'intrigue où il se trouve, mais au lieu de la contester, il y participe activement. De cette manière, il imite le comportement de sa mère et de ses sœurs en obéissant à son père, non parce qu'il lui a été imposé, mais par choix. Il préfère nier sa propre essence plutôt que de perdre cette possibilité d'être libre, de mener une existence plus légitime que celle de sa mère et ses sœurs. Il dit:

Le soir je m'endormais vite, car je savais que j'allais recevoir la visite de ces silhouettes que j'attendais, muni d'un fouet, n'admettant pas de les voir si épaisses et si grosses. Je les battais car je savais que je ne serais jamais comme elles; je ne pouvais pas être comme elles...C'était pour moi une dégénérescence inadmissible. (L'Enfant 36)

Quant à sa mère, son comportement est plus compliqué. Ahmed la nie totalement. Il la néglige comme elle l'a négligé et l'a livré au père pour être son "instrument de vengeance"(L'Enfant 153). Elle n'est plus une mère car elle a échoué à l'être. Dans le texte suivant, l'on peut déduire qu'il la blâme, et même il éprouve de la haine envers elle.

Son rôle est devenu aussi peu important que celui de la servante ou bien de la mendiante.

Il dit:

Quand elle ne suscitait pas en moi de la pitié, ce sentiment de honte amère ou de la colère certes silencieuse, elle ne comptait pas, c'est-à-dire elle n'existait pas. Je ne la voyais pas et j'oubliais qu'elle était ma mère. Il m'arrivait de la confondre avec Malika, la vieille servante, ou avec le fantôme d'une mendiante folle qui venait de temps en temps se réfugier chez nous, dans le vestibule, quand les enfants la pourchassaient en lui lançant des pierres et des insultes. (Nuit 262)

Il ne faut pas oublier ici qu'Ahmed a grandi comme homme, donc il pense comme homme et juge comme homme, ce qui explique son comportement non seulement à l'égard de sa mère et de ses sœurs, mais aussi à son propre égard. Il se considère supérieur à la femme, donc il n'hésite pas à l'abuser et à la torturer. Dans L'Enfant de sable, il est décrit ainsi:

C'est un enfant rêveur et intelligent. Il a vite compris que la société préfère les hommes aux femmes. (42)

C'est vrai ! Dans cette famille, les femmes s'enroulent dans un linceul de silence..., elles obéissent..., mes sœurs obéissent; toi (c'est-à-dire la mère), tu te tais et moi, j'ordonne ! (L'Enfant 53)

Tout en participant à l'intrigue de son père, Ahmed n'a pas cessé de penser à son identité double. Il éprouve une certaine confusion, ou ambivalence entre deux pôles, un pôle plus favorisé que l'autre, tout en essayant de trouver un état d'équilibre entre les deux côtés: être soi-même et maintenir sa liberté. Il dit:

...je suis et je ne suis pas cette voix qui s'accommode et prend le pli de mon corps, mon visage enroulé dans le voile de cette voix, est-elle de moi ou est-ce celle du père qui l'aurait insufflée, ou simplement déposée pendant que je dormais en me faisant du bouche à bouche ? (L'enfant 45)

J'ai perdu la langue de mon corps; d'ailleurs, je ne l'ai jamais possédée. Je devrais l'apprendre et commencer d'abord par parler comme une femme. Comme une femme ? Pourquoi ? suis-je un homme ? (L'Enfant 96)

D'ailleurs, Ahmed se trouvait dans une impasse. Il est incapable de décider entre les deux pôles: une fois, il nie « cet autre » qu'il dissimule:

Aujourd'hui je cherche à me délivrer. De quoi au juste ?... De cette relation avec l'autre en moi, celui qui m'écrit et me donne l'étrange impression d'être encore de ce monde ? (L'Enfant 111);

et une autre fois, il l'adopte:

J'ai eu l'idée ce matin d'adopter un enfant. Une idée brève qui est tombée avec la même rapidité qu'elle est arrivée. Un enfant ? (L'Enfant 105)

Le fait d'adopter un enfant est lié à son côté féminin, tandis que le fait de rompre avec sa féminité et de se marier avec Fatima, sa cousine, est lié à son côté masculin. Ce mariage vise à renforcer son apparence et son identité sociales masculines, même si Ahmed avait d'autres raisons pour se marier avec elle, c'est-à-dire la sauver de la négligence et l'indifférence de sa famille et se venger de son oncle. En effet, l'identité féminine d'Ahmed ressemble aux désirs inconscients mis en lumière par Freud. Dans ce jeu de deux identités, le père joue le rôle du sur-moi, qui capte l'identité féminine, la voile et la

dissimule consciemment de peur d'être vue et reconnue par les frères et la société. Cette identité représente le moi refoulé, mais qui se dévoile de temps en temps dans les communications écrites, dans cet espace privé comparable aux rêves pour Freud, pour affirmer son existence, critiquer les injustices divines, sociales et économiques commises contre elle. L'on peut prendre comme exemple des interventions écrites où cette identité refoulée condamne la société: par exemple, le passage qui décrit le groupe marginal des femmes qui se trouvent en dehors de la structure sociale et qu'on a évoqué en discutant la condition de l'Assise.

Je sais, dans ce pays, une femme seule, est destinée à tous les refus. Dans une société morale, bien structurée, non seulement chacun est à sa place, mais il n'y a absolument pas de place pour celui ou celle, surtout celle qui, par volonté ou par erreur, par esprit rebelle, ou par inconscience, trahit l'ordre. Une femme seule, célibataire ou divorcée, une fille-mère, est un être exposé à tous les rejets. (L'Enfant 154)

En fin de compte, Ahmed-Zahra se débarrasse du mensonge qui a envahi sa vie dès sa naissance pour se retourner vers lui-même, pour renaître, et pour retrouver la paix:

je voudrais sortir pour naître de nouveau, naître à vingt-cinq ans, sans parents, sans famille, mais avec un prénom de femme, avec un corps de femme débarrassé à jamais de tous ces mensonges. Je ne vivrai peut-être pas longtemps. Je sais que mon destin est voué à être brutalement interrompu parce que j'ai, un peu malgré moi, joué à tromper Dieu et ses prophètes. Pas mon père dont je n'étais en fait que l'instrument, l'occasion d'une vengeance, le défi à la malédiction. (L'Enfant 153)

Le désir ici joue un rôle dominant, surtout dans La Nuit sacrée, dont Tahar Ben Jelloun dit dans une conversation avec Stephen Gray:

With Sacred Night of 1985, which won me the Prix Goncourt, I broke other taboos as well: there it was about sexual limitations on an Arab woman's desires, which in that society have to be kept hidden. (qtd. in Gray 16)

Ce désir représente l'élément générateur du changement, du retour au naturel, ce que le père décrit comme la « beauté » de sa fille: “ Tu est une femme...Laisse ta beauté te guider” (Nuit 239). Ahmed-Zahra évoque ses désirs:

Je marche pour me dépouiller, pour me laver, pour me débarrasser d'une question qui me hante et dont je ne parle jamais: le désir. Je suis las de porter en mon corps ses insinuations sans pouvoir ni les repousser, ni les faire miennes. Je resterais profondément inconsolé, avec un visage qui n'est pas le mien, et un désir que je ne peux pas nommer. (L'Enfant 88)

et plus tard:

J'aurais pu effectivement rester enfermée dans cette cage où je donne des orders et d'où je dirige les affaires de la famille. Mais ma vie, mes nuits, mes respirations, mes désirs, mes envies auraient été condamnées. (L'Enfant 155)

En effet, ce désir est le point du départ et celui de l'arrivée. C'est en satisfaisant ce désir que Zahra cesse d'être cette personne abstraite et virtuelle et réclame sa féminité:

Le miracle avait le visage et les yeux du Consul. Il m'avait sculptée en statue de chair, désirée et désirante. Je n'étais plus un être de sable et de

poussière à l'identité incertaine, s'effritant au moindre coup de vent. Je sentais se solidifier, se consolider, chacun de mes membres. Je n'étais plus cet être de vent dont la peau n'était qu'un masque, une illusion faite pour tromper une société sans vergogne, basée sur l'hypocrisie, les mythes d'une religion détournée, vidée par sa spiritualité, un leurre fabriqué par un père obsédé par la honte qu'agite l'entourage. (Nuit 350-351)

La question du péché est aussi importante que celle du désir non seulement pour Ahmed-Zahra, mais aussi pour le père. Elle suscite un sens de culpabilité chez eux, et les incite à régler l'affaire. Elle est décrite par le père ainsi:

Mais au fond de mes nuits solitaires, j'étais confronté à l'image insupportable du monstre. Oh ! J'allais et je venais, normalement, mais à l'intérieur le mal ruinait ma santé morale et physique. Le sentiment du péché, puis la faute, puis la peur. Je portais tout cela en moi. Une charge trop lourde. Je me suis détourné de la prière. Je manquais du courage. (Nuit 234)

Et elle est décrite par Ahmed:

Je me battais contre la culpabilité, contre la religion, contre la morale, contre les choses qui menaçaient de resurgir, comme pour me compromettre, me salir, me trahir et démolir le peu que j'essayais de sauvegarder dans mon être. (Nuit 295)

En effet, c'est en retournant à la religion que le père libère sa fille de sa lourde mission et que Zahra se trouve elle-même:

Ce fut au cours de cette nuit sacrée, la vingt-septième du mois de ramadan, nuit de la « descente » du Livre de la communauté musulmane, où les destins des êtres sont scellés, que mon père, alors mourant, me convoqua à son chevet et me libéra. (Nuit 229)

La Nuit du Destin est une délivrance du péché et un accès à la bénédiction marquées par l'auréole:

Je suis lucide, je n'invente rien. Je vois ton visage auréolé d'une lumière extraordinaire. Tu viens de naître. Cette nuit, la vingt-septième... Tu es une femme... Laisse ta beauté te guider.... La Nuit du Destin tu nomme Zahra, fleur des fleurs, grâce, enfant de l'éternité... (Nuit 239)

L'on notera ici la connotation des mots « auréole » et « miracle »: Le Robert micro définit le mot « auréole » comme cercle dont les peintres entourent la tête de Jésus-Christ, de la Vierge et des saints (89); tandis que le mot « miracle » y est défini ainsi: fait extraordinaire où l'on reconnaît une intervention divine (840). Le mot « auréolé » est attribué au visage de Zahra par le père lors de sa libération du péché tandis que le mot « miracle » est attribué à sa féminité retrouvée.. Ce qui nous amène à dire qu'il y a une sorte de rencontre divine et de bénédiction entre la délivrance du péché et la satisfaction du désir, entre le fait de reconnaître le péché et celui du retour au naturel et de retrouvailles avec la féminité.

Finalement, la fin du parcours de Zahra suggère que elle n'arrive pas vraiment à maîtriser son être et ses émotions et qu'elle échoue à atteindre son but, celui d'être une femme libre, indépendante et raisonnable. L'on imagine qu'elle se montrera plus forte, plus rationnelle que les autres personnages féminins puisqu'elle est intelligente et bien

instruite. Par contre, une fois qu'elle est confrontée à son oncle, elle perd le contrôle de son être: poussée par la colère accumulée et le désir de se venger, elle commet un crime de meurtre et finit par être emprisonnée. Alors que la vengeance sur l'oncle se montre comme une action héroïque et bien méritée, elle suggère que Zahra, victime de l'injustice culturelle et sociale mise en action par ses parents et ses oncles, reste encore prisonnière de son passé. La prison représente l'épreuve qu'elle doit subir pour s'en libérer.

Moi, je fus submergée d'une foule d'images et de pensées. J'étais prise par leur flot et je savais que ma main était mue par l'énergie de Fatima, puis par celle de mon père et de ma mère et de tous ceux qui avaient été un jour victimes de la méchanceté de cet homme. (Nuit 355)

A la fin du roman, le destin de Zahra reste en suspens et son histoire finit inachevée, ce qui suggère que cette femme n'arrive pas à résoudre son problème par elle-même, et à se réaliser. Elle est encore là pour reprendre la recherche de son moi profond, peut-être pour continuer sa relation avec le Consul qui réapparaît à la fin du roman avec l'Assise.

En somme, Ahmed-Zahra paraît comme un processus de transformation que l'on peut nommer « quête de se retrouver » et qui est le centre et l'essence des deux romans. En effet, il est vraiment difficile de décoder les actions de ce personnage sans comprendre la nature de cette évolution qu'elle subit et sans définir la place de ces actions par rapport à ce processus de transformation. Les pensées d'Ahmed, par exemple, ne sont pas forcément identiques à celles de Zahra car les premières appartiennent au point du départ (Ahmed) tandis que les autres appartiennent au point de l'arrivée (Zahra). En plus, cette transformation n'est pas d'une espèce ordinaire; elle est profondément originale, car elle symbolise l'essence de la redécouverte de soi que la

femme cherche à conquérir dans le monde moderne. L'identité de Zahra est une identité mobilisante et exemplaire car en réclamant son identité volée, elle n'aspire pas à être seulement une femme à l'image de sa mère, de ses sœurs et de l'Assise, mais plutôt une femme indépendante, libérée de toute contrainte que ce soit religieuse, sociale, ou économique, même si elle n'arrive pas vraiment à se réaliser.

CHAPITRE IV

FEMME ET SOCIETE

Tahar Ben Jelloun expose la condition féminine dans son pays dans une interview avec M'hamed Alaoui ainsi :

Chez nous la femme n'a pas de pouvoir politique, encore moins de pouvoir économique. On lui donne une illusion de pouvoir à l'intérieur de l'enceinte familiale, le pouvoir de l'affectivité, etc. Mais on lui refuse d'intervenir dans la distribution des tâches décisives, dans la constitution de la famille et on ne se penche pas sur son sort. Ou bien on pleure sur son sort... ou bien on l'ignore. Et moi, ce que je fais, c'est de lui donner la parole. (qtd. in Alaoui 36)

Ce passage reflète le traitement des problèmes du statut féminin dans les deux romans où l'histoire d'Ahmed-Zahra apparaît comme l'histoire de la Femme avec majuscule à travers les siècles, ou précisément d'avant l'Islam jusqu'à nos jours. C'est une histoire racontée par plusieurs narrateurs/ narratrices, qui change avec chacun ou chacune d'eux mais qui parle d'une femme à double face et à identité multiple.

Mon histoire est ancienne..., elle date d'avant l'Islam. Ma parole n' a pas de poids... Je ne suis qu'une femme. (L'Enfant 168)

Tahar Ben Jelloun se montre le porte-parole de la femme dont il dévoile l'histoire: avant l'Islam les Arabes vivaient l'étape de Jahiliah. Ils vivaient en tribus et suivaient la loi tribale. Les tribus se combattaient et effectuaient des raids les unes contre les autres pour

conquérir des richesses et dominer une région. Les femmes et les filles souffraient des attaques car elles étaient fréquemment enlevées, violées et même tuées. Enfin, les hommes enterraient leurs filles à la naissance, ou bien ils les mariaient à un jeune âge de peur du déshonneur. Avec l'islam, la loi tribale a été condamnée. On a défendu aux hommes de tuer leurs enfants:

Certains de peur du déshonneur et de la honte se débarrassaient de leur progéniture femelle; ils la mariaient dans l'enfance ou l'enterraient vivante. A ceux-la fut promis l'enfer éternel. L'islam les dénonça. Dieu a dit: « Parmi les Bédouins qui vous entourent et les habitants de Médine, il y a des hypocrites obstinés. Tu ne les connais pas; nous, nous les connaissons. Nous allons les châtier deux fois, puis ils seront livrés à un terrible châtement ». (Nuit 225)

Le père d'Ahmed-Zahra représente ce groupe d'hommes à mentalité arriérée. Il cherche à se débarrasser de ses filles, mais la religion l'interdit, donc, il les néglige.

Que de fois il se rémemora l'histoire des Arabes d'avant l'islam qui enterraient leurs filles vivantes ! Comme il ne pouvait pas s'en débarrasser, il cultivait à leur égard non pas de la haine mais de l'indifférence. (L'Enfant 17)

Avant l'islam, les pères arabes jetaient une naissance femelle dans un trou et la couvraient de terre jusqu'à la mort. Ils avaient raison. Ils se débarrassaient ainsi du malheur ...J'ai toujours été fasciné par le courage de ces pères. (L'Enfant 129-130)

Puis, l'auteur, à travers la voix des nombreux narrateurs, évoque la condition de la femme de nos jours pour dire que l'histoire n'a pas changé vraiment. Il reprend la question de l'infirmité pour montrer l'équation injuste de notre époque: femme égale infirmité, c'est-à-dire qu'elle est infirme simplement parce qu'elle est femme. Il établit une comparaison entre les conditions masculines et féminines pour mettre l'accent sur la politique des sexes qui règne dans son pays:

Etre une femme est une infirmité naturelle dont tout le monde s'accommode. Etre un homme est une illusion et une violence que tout le monde justifie et privilégie. Etre simplement est un défi. Je suis las et lasse. (L'Enfant 94)

La condition féminine dans les deux ouvrages se manifeste comme une présentation précise et juste de celle de la femme dans la société patriarcale où les femmes se trouvent inférieures aux hommes et leur vie paraît limitée à la domesticité et la monotonie. Le premier passage suivant, par exemple, décrit la mariée Fatima que les femmes mènent à son mari et lui défendent même de regarder son mari en face comme signe de soumission:

La pudeur, c'est cela ! Ne pas regarder l'homme en face; ne pas soutenir son regard par soumission, par devoir, rarement par respect ou à cause de l'émotion. (L'Enfant 73)

Et, pour toutes ces femmes, la vie était plutôt réduite. C'était peu de choses: la cuisine, le ménage, l'attente et une fois par semaine le repos dans le hammam. J'étais secrètement content de ne pas faire partie de cet univers si limité. (L'Enfant 34)

Par la voix d'Ahmed, l'auteur témoigne de la compassion à l'égard de la femme, proteste contre les hommes qui ne cessent pas de la dédaigner et qu'il appelle les « Cousins des Bédouins » (Nuit 226); et il refuse de reconnaître la condition de la femme, telle qu'elle est, comme légitime. Il dit:

Vous savez combien notre société est injuste avec les femmes, combien notre religion favorise l'homme, vous savez que pour vivre selon ses choix et ses désirs, il faut du pouvoir. Vous avez pris goût aux privilèges et vous avez, sans peut-être le vouloir, ignoré, méprisé vos sœurs. (L'Enfant 87)

Sachez, ami, que la famille telle qu'elle existe dans nos pays, avec le père tout-puissant et les femmes reléguées à la domesticité avec une parcelle d'autorité que leur laisse le mâle, la famille, je la répudie, je l'enveloppe de brume et ne la reconnais plus. (L'Enfant 89)

L'oppression exercée par la société sur les femmes renvoie aux nombreux maux qui affligent cette même société dont Tahar Ben Jelloun nous dessine un portrait tellement sinistre. Il parle d'une société où règnent les habitudes, les mythes stériles et la religion détournée. La mère d'Ahmed, par exemple, a dû supporter plusieurs épreuves pénibles dans l'espoir de concevoir un bébé mâle et de satisfaire son mari: elle prend des boissons préparées par les sorcières et elle mange du couscous avec la main d'un mort (L'Enfant 19). Les oncles ne font appel à la religion que lorsque les lois divines servent leurs intérêts. Ils savaient qu'une famille sans héritier mâle perdrait la majorité de la fortune, donc ils se moquaient de leur frère et attendaient sa mort impatiemment pour

s'emparer de l'héritage, ce qui a poussé le père à recourir au mensonge pour protéger sa fortune, sa famille de leur malice et pour être:

...un père qui pourra mourir en paix en empêchant par là ses rapaces de frères de saccager sa fortune et de vous laisser dans le manque. (L'Enfant 22)

Le Consul en donne un exemple du Coran:

Après un silence, il cita le verset 2 de la sourate « Les Impies »: « Ils se font un voile de leurs serments. Ils écartent les hommes des voies du salut, leurs actions sont marquées au coin de l'iniquité ». (Nuit 289)

Et Zahra les décrit:

Moi je les connais bien. J'ai eu affaire à eux avant. Ils invoquent la religion pour écraser et dominer, et moi j'invoque à présent le droit de la liberté de penser, de croire ou de ne pas croire. Cela ne regarde que ma conscience. J'ai déjà négocié ma liberté avec la nuit et ses fantômes. (Nuit 289)

Le mot de « nuit » ici suggère l'ignorance et injustice, tandis que les « fantômes » suggèrent les ignorants et les injustes représentés par les oncles. L'on notera ici que Tahar Ben Jelloun, fréquemment, a recours dans ces deux romans au même procédé qu'il a utilisé dans son roman Moha le fou, Moha le sage, c'est-à-dire de faire appel à la religion musulmane pour « dévoiler » les conditions féminines et sociales (Attafi 26). Parmi les problèmes sociaux qui jouent les rôles les plus négatifs dans l'œuvre, l'auteur

présente le problème de l'exode rural, qui apparaît comme un monstre qui introduit d'autres maux plus affreux et bouleverse la structure sociale:

Ceux qui ont été chassés des campagnes par la sécheresse et les détournements d'eau rôdent dans les villes. Ils mendient, on les rejette, on les humilie, et ils continuent à mendier. Ils arrachent ce qu'ils peuvent.

(L'Enfant 168)

Il évoque le problème des bidonvilles, ces quartiers misérables, malsains et maltraités par les responsables et causés premièrement par l'exode rural où les villageois oubliés s'entassent et où règnent la misère, la pauvreté, la mendicité et la violence.

Je continuais ainsi ma course jusqu'à me retrouver hors de la ville, perdu dans les monticules de pierres et de têtes de veau calcinées, au milieu de ces quartiers clandestins qu'on appelle aujourd'hui bidonvilles, seul, oppressé par une odeur de charogne et conspué par une bande de gosses à moitié nus brandissant des morceaux de bois taillés en forme de fusil, jouant aux guérilleros. (L'Enfant 191)

L'inégalité de la condition féminine est exposée aussi à travers les thèmes de la prostitution et l'étang de la « délivrance ». La prostitution apparaît dans La Nuit sacrée, lorsque l'Assise mène le consul à la maison des prostituées où il choisit une des femmes et satisfait son désir en échange d'une somme d'argent. Tahar Ben Jelloun critique cette situation où les femmes sont forcées par le manque d'argent de se transformer en prostituées, en vendant leurs corps et leur sens moral, et ensuite en meurtrières pour se débarrasser de leurs bébés illégitimes en cachette.

On interdit des livres qui parlent de la prostitution dans ce pays, mais on ne fait rien pour donner du travail à ces filles de l'exode rural, on ne touche pas non plus aux proxénètes. (L'Enfant 145-146)

Les naissances qui résultent d'une rencontre illégitime ne sont pas reconnues socialement et sont destinées à périr noyées dans l'étang de la délivrance (nom ironique).

On devrait prévoir à la sortie de chaque ville un étang assez profond qui recevrait le corps de ces bébés de l'erreur. On l'appellerait l'étang de la délivrance. Les mères y viendraient la nuit de préférence, ligoteraient leur progéniture autour d'une pierre qu'une main bien faisante leur offrait, et, dans un dernier sanglot, déposeraient l'enfant que des mains cachées, peut-être sous l'eau, tireraient vers le fond jusqu'à la noyade. (L'Enfant 154-155)

En outre, l'auteur évoque le problème de la corruption, définie à plusieurs reprises dans les deux ouvrages comme « hypocrisie ». Il le compare à une maladie ou une épidémie qui paralyse le développement de la société et ruine sa santé.

Je vous dis, mes amis, que nous sommes dans une société hypocrite. Je n'ai pas besoin de préciser davantage: vous savez bien que la corruption a fait son travail et continue de dévaster lentement et irrémédiablement nos corps et nos âmes. (L'Enfant 146)

Dans les deux romans, il y a de nombreux exemples de ce fléau: par exemple, dans La Nuit sacrée, l'épisode de la complicité de la prisonnière et de l'infirmière avec les sœurs

de Zahra, où, après le meurtre de l'oncle, le premier personnage permet aux sœurs d'entrer en prison en cachette pour se venger de Zahra en exécutant la circoncision (Nuit 371-372), et le deuxième personnage force Zahra de « signer un papier où elle reconnaît s'être mutilée » (Nuit 374). Mais l'exemple le plus frappant est celui des « oubliés » où les responsables de la cité emprisonnent les pauvres et les mendiants durant la visite d'un responsable étranger, les oublient jusqu'à la mort et cachent leur crime:

Un jour, ordre fut donné de nettoyer la ville, parce qu'un visiteur important, un étranger allait faire quelques pas dans les rues. Nous étions le visage sale et indésirable du pays. Il fallait effacer cette image, exiler cette population, la faire disparaître, du moins momentanément, juste durant les quelques jours de la visite de l'étranger. L'ordre fut exécuté. Rafle sur rafle. Ils nous entassèrent ici et nous oublièrent. Absolument. Nous fumes oubliés. Nous nous sommes battus entre nous. Je suis le dernier survivant, celui qui devrait disparaître parce que son témoignage est terrible. (Nuit 376)

En effet, la condition sociale s'aggrave surtout lorsque l'on refuse de reconnaître ces problèmes, on agit comme s'ils n'existent pas, on évite d'en parler. En suscitant l'étang de la délivrance, par exemple, Ahmed montre dans une de ses lettres l'hypocrisie des gens qui sont au courant des crimes de la noyade, mais qui décident de ne rien faire pour résoudre le problème.

Tout cela serait fait au vu et au su de tout le monde mais il serait indécent, il serait interdit d'en parler, voire d'évoquer le sujet et même par des

allusions. La violence de mon pays est aussi dans ces yeux fermés, dans ces regards détournés, dans ces silences faits plus de résignation que d'indifférence. (L'Enfant 155)

Donc, en examinant les deux ouvrages, l'on parvient à conclure que la condition de la femme est inséparable de la condition de la société. Leurs souffrances vont de pair. La femme se mêle à la société non seulement parce qu'elle représente la moitié de la population, mais, dans les romans de Tahar ben Jelloun, elle est son représentant et son reflet. Ben Jelloun, dans ses œuvres, prend la responsabilité de donner la parole à ceux qui n'ont pas de voix, femmes, pauvres et déshérités, de dévoiler les injustices commises contre eux et de dénoncer l'oppression qu'ils subissent (Attafi 26). Il dit dans une conversation avec M'hamed Alaoui, qu'il est presque impossible d'améliorer le statut des uns sans considérer les autres:

La libération de la femme ne peut pas se faire en dehors de la libération des classes déshéritées et exploitées. (qtd. in Alaoui 38)

CHAPITRE V

CONCLUSION

Le mot de « sable » dans l'expression « l'enfant de sable » suggère l'image d'une charge très lourde, qui accable la personne qui la porte aussi bien que l'idée de l'illusion et du mirage surtout quand il s'accompagne des mots de « vent » et de « poussière », comme dans les deux citations suivantes:

Ceux qui se sont risqués à raconter la vie de cet enfant de sable et de vent ont eu quelques ennuis: certains ont été frappés d'amnésie; d'autres ont failli perdre leur âme. (Nuit 214)

Je n'étais plus un être de sable et de poussière à l'identité incertaine, s'effritant au moindre coup de vent. (Nuit 351)

Telle est l'identité féminine dans L'Enfant de sable et La Nuit sacrée, accablée, multiple et même illusoire. La connotation de « la nuit sacrée » suggère le besoin d'une nuit libératrice qui enlèvera aux femmes, aussi bien qu'aux hommes une charge si lourde et leur rendra la dignité; et du retour à une époque pour laquelle on a beaucoup de nostalgie et que Tahar Ben Jelloun décrit comme:

Tant de livres ont été écrits sur les corps, les plaisirs, les parfums, la tendresse, la douceur de l'amour entre homme et femme en Islam..., des livres anciens et que personne ne lit aujourd'hui. Où a disparu l'esprit de cette poésie ? (L'Enfant 158)

Le parcours d'Ahmed-Zahra représente ainsi l'effort d'une femme de prendre la responsabilité de sa propre condition et de retrouver son essence et sa dignité. Cet effort doit être accompagné d'une volonté sociale pour aider cette femme à se réaliser, sinon son effort reste incomplet et même stérile.

Cependant, malgré ce ton de regret, les deux textes suggèrent des lueurs d'espoir par le parcours du personnage principal. La libération de Zahra, par exemple, par *La Nuit du Destin* lui donne une nouvelle naissance et un nouveau nom et lui rend justice.

Tu viens de naître, cette nuit, la vingt-septième... Tu es une femme...Laisse ta beauté te guider. (Nuit 239)

Et la confession de Zahra indique la recherche de la vérité:

Ma vie d'homme déguisé avait été plus qu'un péché, une négation, une erreur. Si j'avais été fille parmi les filles, mon destin aurait été peut-être violent mais pas misérable, entaché de honte, de vol et de mensonge. (Nuit 392)

Ben Jelloun évoque cette recherche de justice et de vérité chez les personnages :

My characters are often driven by a passionate desire for justice. They are rebellious and incorruptible.... Perhaps they are marginal, but they forcefully express a passion for truth and dignity..... I who love life in spite of all that mars it, I who love friendship, jokes and laughter, actually write about wounds, the eternal treasons of life. It's not funny but it's sincere. My commitment is to sincerity. (qtd. in UNESCO 9)

BIBLIOGRAPHIE

Alaoui, M'hamed. "Les silences accumulés : une interview de Tahar Ben Jelloun."

Jeune Afrique 16 (1974): 36 - 38.

Attafi, Abdellatif. "Analyse socio-thématique de Moha le fou Moha le Sage de Tahar

Ben Jelloun." Revue Francophone de Louisiane 7.1 (1992): 25 - 29.

Ben Jelloun, Tahar. L'Enfant de sable. Paris: Seuil, 1985.

---. La Nuit sacrée. Paris: Seuil, 1987.

Brahimi, Denise. "Conversation avec Tahar Ben Jelloun." Notre Librairie 103

(1990): 41 - 44.

Celestin, Roger. "An Interview with Tahar Ben Jelloun." Twentieth Century /

Contemporary French Studies 3.2 (1999): 263 - 266.

Gray, Stephen. "Tahar Ben Jelloun, Interview." ALA 24.4 (1998): 16 - 17.

Spears, Thomas, and Caren Litherland. "Politics and Literature: An Interview with

Tahar Ben Jelloun." Yale French Studies 83 (1993): 30 - 43.

"Tahar Ben Jelloun." UNESCO Courier 44.8 (1991): 5 - 9.